

Dimensions de Borduas

Claude Gauvreau

Volume 4, numéro 22, avril 1962

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30134ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gauvreau, C. (1962). Dimensions de Borduas. *Liberté*, 4(22), 225–229.

Dimensions de Borduas

L'Oeuvre de Borduas est désormais en sécurité redoutable. Il existe de ces entiers irréfragables.

La tendresse de son premier automatisme, l'intensité frénétique de la suite, le sentiment d'altière grandeur de la phase parisienne, sont maintenant une palissade chaleureuse dans son impassibilité où, inconsciemment ou non, ne peuvent que se fracasser, moyen fatal de rejoindre leur néant, les turpitudes, les petites, les sottises. Croyant l'atteindre, blesser avec une exultation méchante cette probité qui l'agace parce qu'elle la dépasse, la mesquinerie s'y broie fatalement ; elle s'y suicide étourdiment.

La seule arme contre la vraie, l'humaine transcendance est le vomissable obscurantisme. Borduas est vu ; tant qu'il le sera, l'éloquence immanente à sa réalité sera plus forte que les tracasseries rapetisseuses des piailleurs frivoles.

Un être est un mystère ; connu profondément de lui seul. Nous ne saurons jamais que partiellement ce qu'est Borduas ; mais nous ne pouvons pas l'accepter pour moindre que ce qu'il est.

Il me semble que c'est trahir Borduas que de chercher à le rendre acceptable selon les normes conventionnelles.

Au sujet du manifeste de 1948, l'auteur de "Refus global" et de "Projections libérantes" pouvait écrire lui-même, de Pa-

ris encore, en novembre 1958 : " Aujourd'hui, sans répudier aucune valeur, toujours valable, de ce texte, je le situerais dans une toute autre atmosphère : plus impersonnelle, moins naïve, et je le crains plus cruelle encore à respirer ". (" Situations ", volume 1, numéro 2, février 1959.)

Il faut avoir le courage d'admettre Borduas dans toute sa réalité hardie.

Borduas ne fut pas un inoffensif technicien de la plastique. Il est un peintre vertigineusement grand ; il exprime aussi une éthique de l'homme total. Le respecter, être honnête aussi, c'est l'accepter tel qu'il est. Qui peut admirer Borduas, sans avoir à le défigurer, à édulcorer sa frémissante densité, l'aime vraiment.

Il fut l'être le plus extraordinaire que j'aie connu, avec cette petite Muriel Guilbeault sublimement adorable.

Il fut, pour moi, au spirituel, ce dont la légère Muriel fut la lourde incarnation.

C'est cette unicité intransigeante qui mérite le respect.

Infailible, Borduas ? Non. Mais d'une intégrité et d'une acuité assez tangibles pour que ses détracteurs apparaissent tous vite indignes par comparaison.

La réalité de Borduas était complexe ; l'exprimable étant une fraction de la personnalité, nous ne pourrions toujours en connaître que du partiel. Le partiel de ces lettres personnelles, qui sont mises ici à la disposition des lecteurs, élargit du moins le champ de notre connaissance, restreint la tentation de partialité, de conclusion restrictive. Ces lettres le font voir dans des moments de très vive attention ; elles le font voir aussi dans des moments de confiante détente. Il était cela, et beaucoup plus que cela.

Je crois que la vérité est bonne. La vérité nue ne saurait être exploitée négativement que par de petits esprits dépités — certes le risque est grand quantitativement — alors ?

Ce risque est-il quelque chose à côté de celui d'accepter la censure, le silence imposé ?

Aucune censure n'a été exercée par moi. Ces lettres sont toutes celles des miennes que j'ai pu retrouver. Il en existe un petit nombre d'autres ; et leur publication intégrale est autorisée si elles sont retrouvées.

Des réminiscences ? J'en ai des centaines dans la tête. Prenons celles qui viennent de prime abord.

J'ai vu Borduas blessé par la souffrance atroce. Et pourtant, toute son entreprise était et est amour et joie.

Le jour même où il reçut la lettre lui annonçant son renvoi de l'Ecole du Meuble, il vint me retrouver dans son embarcation — nous habitions alors à un peu plus d'un mille l'un de l'autre — : " On a beau s'y attendre, me dit-il, c'est quand même un choc ". Il était grave, sobrement stoïque.

Plus tard, j'ai vu pleurer Borduas. Je le revois encore, devenu solitaire dans sa propre maison de Saint-Hilaire, me confiant qu'il avait " joué " avec une arme à feu ; qu'il avait pensé de se faire sauter la cervelle. C'était avant la magnifique époque créatrice de New-York.

J'avoue que de telles souffrances me sont longtemps apparues inexpiables. Je ne me suis jamais bien résigné à ce qu'elles aient eu lieu.

La tragédie personnelle lui ouvrit la voie de nouvelles conquêtes sans exemple dans notre art. Mais quelle personne peut dire qu'elle le fit souffrir dans ce but ?

Les semeurs de liberté ne regrettent rien. Mais la liberté fut semée avec du sang intellectuel.

Certes, Borduas a vécu des millions d'instantanés hors de ceux-ci. Personne ne dira jamais qu'il ne fut jamais très heureux.

Borduas avait écrit en 1948 : " Le passé dut être accepté avec la naissance, il ne saurait être sacré. Nous sommes toujours quittes envers lui. " (Refus global.) Il vécut rigoureusement ses paroles. Et le passé, pour lui, pouvait être un passé très récent. Parfois, il ne comprenait pas qu'on fut seulement quelques pas en arrière de lui : il comprenait difficilement qu'on dut franchir des pas qu'il avait dû lui-même franchir peu de temps auparavant. La justification du parcours de voies inédites, s'écartant quelque peu de la sienne propre du moment, ne lui était pas toujours compréhensible. Il vint un temps où ce qui n'était pas immédiatement nécessaire à sa création personnelle lui était difficilement intéressant ; évidemment, c'était une force, puisque cette capacité de dégagement perpétuel lui permit d'accéder à des hauteurs terriblement élevées. Pourtant, en 1958, il eut le courage et la générosité d'affirmer : " La revendication énergique de cette liberté dans ' Refus global ' a été, sans doute, une large permission voire pour des recherches contraires à certaines attitudes du manifeste. "

Ses "héritiers spirituels", relativement nombreux, tous différents, tous particuliers, témoignent certainement de la fécondité de son action. C'est en étant eux-mêmes qu'ils lui ressemblent dans ce qu'il a de plus précieux.

Marcelle Ferron n'est pas académique, non plus que Mousseau ou Pierre Gauvreau, ou Riopelle, ou Ulysse Comtois, ou Germain, ou Marcel Barbeau ou d'autres.

A partir de l'explosion de 1942, Borduas fut toujours lui-même et toujours en évolution ininterrompue. Paradoxalement, la rupture est tellement caractéristique de lui qu'elle finit par apparaître comme un signe de continuité.

Aimé ou incompris de lui, on ne pouvait que l'admirer. C'était affaire de justice.

Je puis dire aussi que les influences, chez Borduas, n'ont jamais altéré sa singularité. L'eût-il voulu, il n'aurait pas pu imiter quelqu'un d'autre.

Une fois son tardif et plein mûrissement atteint, Borduas fut condamné à la création perpétuelle.

Borduas n'a jamais vraiment ressemblé ni à Klee, ni à Pollock, ni à Mondrian, ni à Kline.

A partir de 1942 surtout, il a passé sa vie (sans préméditation) à inventer des styles. On le retrouve toujours, et il y est toujours imprévu.

Il y a une chaleur de la pâte chez Borduas qui n'est qu'à lui.

La valeur universelle et prophétique de l'oeuvre de Borduas fut reconnue à Paris, alors qu'il était encore en vie. La présentation de Waldemar George, lors de l'exposition à la Galerie Saint-Germain en mai 1959, est particulièrement réconfortante à ce sujet. Ce texte met justement l'accent sur l'originalité de l'apport de Borduas. Le concentrationnaire que j'étais devenu éprouva un vif bonheur à constater que certaines évidences chères se percevaient selon un rayonnement de plus en plus large.

La dernière communication que je reçus de Borduas fut la carte d'invitation de cette exposition parisienne, qu'il m'adressa de sa propre main. Malheureusement, j'étais alors trop malade (trop douloureux) pour lui répondre.

Quant à moi, mon oeuvre créatrice (presque totalement inédite et certes totalement inconnue dans le rythme de son déve-

loppement) demeure, avec quelques phrases théoriques récupérables ici et là, mon seul défenseur efficace. Si ce qui est ignoré est finalement muselé, à l'aide de la flicaille et d'autres menues abjectes censures, j'aurai existé mais cela demeurera non su.

J'abdique le rôle de redresseur de la grossièreté à mauvaise foi. La quantité me submerge.

Si l'éclat sincère et authentique, audacieux multiformement, est perceptible par un nombre ignoré, il y a encore une chance heureuse pour quelques-uns et moi aussi(le moniste athée que je suis).....

Borduas serait-il content de cet écrit ? Ce n'est pas certain. Il exprime, en tout cas, la limite de mes forces actuelles.

Claude Gauvreau
février 1962.